

# Le nouvel « espace-temps »

L'espace a cédé le pas. Les distances qui résistaient encore aux plus rapides des véhicules s'évanouissent devant la vitesse électronique de l'image. Un jour électronique baigne notre monde atomique. Dans les laboratoires, les scientifiques creusent dans le temps qui reste, sous l'œil des militaires.

**T**erminal : Quel est votre rapport à la technologie ? Dans votre livre « L'espace critique », vous avez des formules très dures, vous vous en prenez à « l'unicité totalitaire qui s'avance masquée par les progrès des technologies civiles et militaires qui n'ont que faire de la démocratie ».

**Paul Virilio** : Je crois qu'il y a réellement un impérialisme technologique ; je crois qu'il y a une autonomie de la pensée scientifique et technique qui n'a pas été suffisamment perçue par les tenants de cette pensée dans la mesure où ils la gèrent, où ils la produisent. Ce n'est pas parce qu'on sait faire quelque chose qu'on sait ce que c'est : lorsque l'électronicien, le médecin, le cultivateur disent « je sais puisque je le produis », je dis non. Je dis qu'il y a une énorme inconnue qui chemine avec la pensée scientifique et avec la pensée technique. Sur ce plan, le développement de la pensée scientifique n'est pas le développement de la connaissance mais le développement de l'inconnaissance. L'inconnu s'accroît d'autant que l'on développe le savoir, d'où l'exigence d'une humilité scientifique. Il n'y a pas de vérité scientifique : « qu'est ce qui différencie une théorie vraie d'une théorie fausse, sa durée de validité », dit Einstein ; quelques jours ou quelques mois pour la fausse, quelques années ou quelques décennies pour la vraie. Mais si on accélère le temps de la

découverte, toutes les théories sont fausses. S'il y a un impérialisme technologique, c'est parce qu'il y a une autonomie de la pensée scientifique et technique qui échappe aux savants, qui échappe aux pouvoirs civils et démocratiques mais qui n'échappe pas aux militaires. Et surtout pas en ce moment où la manœuvre militaire est d'abord une manœuvre d'armement. En ce moment, la manœuvre n'est plus un déplacement des divisions, des bataillons, des Euromissiles, mais une manœuvre dans les produits techniques, dans l'invention d'un nouveau système d'arme. Le système d'arme, aujourd'hui, ce n'est plus les armes intelligentes de la doctrine Rodgers, c'est la préparation d'« IDS », d'« Eureka », des armes à rayonnement dirigé. S'il y a des manœuvres d'armement, c'est qu'il y a la possibilité d'un impérialisme de la technique, indépendant des idéologies politiques mais pas indépendant de la pensée militaire et stratégique.

*« L'avènement d'une tyrannie scientifique et technique... »*

**Terminal** : « La technicité qui est à l'origine d'un processus qui défait le social, succède à la longue durée du droit et de l'urbanité coutumière » écrivez-vous. Mais ne valorisez-vous pas ainsi exagérément la famille, la ville, etc. alors que, dans bien des cas, il ne s'agissait que d'une jungle ?

**Paul Virilio** : Quand on lit mes

livres, on voit bien que je n'idéalise pas le passé. Mais je pense, hélas, que la pensée militaire est à l'origine de la pensée politique. Le stratège est le premier maire de la cité. Donc je ne me fais pas d'illusions sur la violence à l'œuvre dans le politique. Je pense simplement qu'en ce moment, il y a une perte de pouvoir du politique au profit de cette autonomie de la technique, au profit même de l'automation ; pas simplement de l'automation de la production dans l'entreprise, mais de l'automation de la décision. Et cela est pire que tout ; le plus grand tyran humain est moins grave qu'un « tyran technique ». Il y a là l'avènement d'une tyrannie scientifique et technologique, qui est d'ailleurs ressentie puisqu'on a fait des comités d'éthique. A quand le comité d'éthique au niveau général du développement scientifique et technologique ? Oui, le tyran du passé, le maître de la cité, le seigneur de la guerre qui vivait par la puissance du château fort ou par les machines de guerre de l'époque, ou par la puissance des cités qu'il contrôlait était redoutable. On ne va pas revenir sur Denys de Syracuse ou sur Néron. Il en reste à notre époque : Hitler, Pinochet, etc. mais on l'a maîtrisé d'une certaine façon. Le véritable problème, c'est la tyrannie de la science et de la technique. Albert Speer a dit au tribunal de Nuremberg une phrase que personne n'a entendue : « Hitler est le premier homme qui a su simplement utiliser à la perfection ce pouvoir de la technique et, ceci, jusqu'au bout ».

Entretien avec Paul Virilio  
Propos recueillis par Eric Braine.

« Les nouvelles technologies annulent l'intervalle au profit de l'interface... »

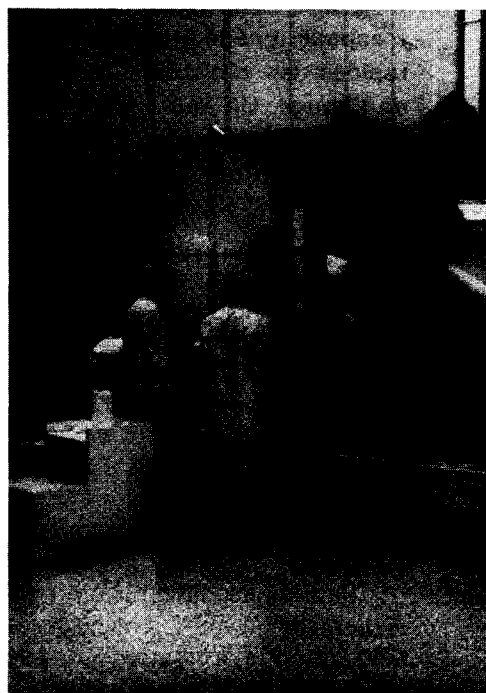
**Terminal :** Qu'est-ce qui vous permet de dire que la révolution informatique aurait les effets d'une guerre détruisant mouvements, Etats, villes, démocraties, familles, individus ?

**Paul Virilio :** Je pense qu'il y a un problème d'espace et de temps, je pense que la politique est née de l'intervalle. On ne peut pas comprendre le statut de la « polis » grecque (la cité) sans la création d'un système d'intervalles, c'est-à-dire d'un espacement. Si les hommes ont pu vivre ensemble, c'est parce qu'ils ont su organiser une distanciation entre les groupes et les espèces. Le rapport à l'espace et au territoire est constitutif de la personne. Quelque part, ces technologies nouvelles annulent ce rapport au territoire (on voit ce qu'est un peuple sans terre comme les Palestiniens). Les nouvelles technologies annulent l'intervalle au profit de l'interface, c'est-à-dire d'une coprésence dans l'immédiateté, dans l'instantanéité, dans l'ubiquité. On peut reprendre la phrase si drôle de Sacha Guitry qui répondait lorsqu'on lui demandait : « *Etes-vous contre les femmes ?* », « *Oui, tout contre* ». Et le jour où nous serons tout contre tout, cela sera épouvantable. Avec les technologies nouvelles, et pas seulement l'informatique mais aussi la télévision, le laser, l'avion à grande vitesse, nous perdons le politique en perdant l'intervalle. L'écrasement dans le temps des relations entre les personnes sera inévitablement la destruction du tissu politique qui n'existe qu'enraciné dans l'intervalle, l'espacement entre les personnes, les générations, etc. Le mouvement de la technologie moderne va dans le sens d'une fusion/confusion, la

« fusion » égale la « confusion », égale l'amalgame. Les systèmes fusionnels sont des systèmes qui ne sont pas démocratiques. Les gens ont vécu dans l'espace et dans le temps absolu de Newton et dans ce temps et cet espace absolu, ils ont organisé des intervalles et toute l'écriture politique : les constitutions, les droits, l'histoire du politique, de la cité, des partis — le mot parti lui-même — sont nés de cette distanciation, de cet espacement. Or c'est cet espace qui se réduit comme une peau de chagrin et qui amène une immédiateté sans intervalles, où il n'y a que des interfaces. Toutes nos sociétés, qu'elles soient familiales, tribales ou sociales, seront inévitablement détruites, dans leur organisation profonde, par cette réorganisation de l'espace-temps ; c'est ça la « dérégulation ».

**Terminal :** Pourquoi cette place centrale donnée à l'écran cathodique de la télévision, de la vidéo, de l'informatique que vous désigniez comme la « troisième fenêtre ». Après le jour solaire, puis le jour chimique, vous annoncez l'arrivée d'un jour technologique, d'un faux-jour électronique, celui des commutations d'informations médiatisées qui n'ont plus de rapport avec la perception du réel.

**Paul Virilio :** Il faut revenir sur le lieu organisé, sur l'architecture, le lieu organisé existe par la porte : sans porte, pas d'architecture. Dès l'origine, il y a deux percements, d'abord la porte, ensuite la cheminée. La première fenêtre, c'est la porte-fenêtre, la deuxième fenêtre, c'est le claustra, c'est-à-dire une fenêtre qui ne sert qu'à éclairer, pas à donner à voir. Il y a une insécurité dans les sociétés primitives qui ne permet pas les grandes ouvertures. Ensuite, avec une certaine pacification de la



société, la fenêtre donne à voir, c'est un tableau vivant. Et à partir de là, la fenêtre devient spectacle. Elle ne sert plus seulement au passage, à l'aération, mais elle sert à la représentation du dedans vers le dehors, ou du dehors vers le dedans. On s'aperçoit que la fenêtre est, dans l'architecture, un objet abstrait, elle traduit l'immatérialité du soleil, du divin.

Avec la télévision, il y a une troisième fenêtre qui n'ouvre plus sur un jour ordinaire mais sur un jour électronique, qui n'ouvre plus sur l'environnement immédiat mais sur l'environnement des antipodes, sur l'au-delà du visible géographique. Il y a une réorganisation de la forme architectonique qui est à la base de la forme urbaine (la ville n'est que le réceptacle de l'architecture). A partir de la troisième fenêtre, on peut dire que l'image prime sur la chose et parfois même sur l'être physiquement présent : le télétravail, la téléconférence, c'est le passage de



l'individu « téléspectateur » à l'individu « téléacteur » : machines-transfert, possibilité d'action à distance. L'homme devient un film au domicile de ses interlocuteurs, dans l'écran de ses voisins. Cette réorganisation de la présence à autrui ne peut qu'avoir une influence extraordinaire sur l'architecture et sur la ville. Prenons la définition que le Corbusier donne de l'architecture, « *l'art des volumes assemblés sous la lumière* ». On peut dire qu'aujourd'hui l'architecture est devenue l'art de l'espace-temps organisé par la vitesse de la lumière. Et cela est constitutif de la question de l'architecture qu'elle soit dans l'habitat, dans la ville ou dans l'aménagement du territoire. Avec la réorganisation des bassins d'emploi, des parcs d'activité et de loisirs, la ville à venir est dans ces lieux là. La technique ne réorganise pas simplement les rapports sociaux, l'économie, etc. mais l'espace-temps. C'est parce qu'on est dans

l'espace-temps einsteinien que tout s'effondre et qu'il faut reconstruire les principes de l'architecture, de l'urbain, les principes politiques, etc. comme les principes de l'affrontement militaire (Euromissiles etc.).

*« Là où se jouent les vitesses  
les plus performantes,  
là se jouent les problèmes »*

**Terminal :** D'où vient cette insistance sur l'interface homme/machine et sur les notions de transparence, d'instantanéité, d'ubiquité, de déréalisation et d'interchangeabilité ?

**Paul Virilio :** Comme vous le savez, je travaille essentiellement sur un analyseur qui est « la vitesse ». La vitesse la plus performante du moment n'est plus la vitesse automobile, mais la vitesse audiovisuelle, la vitesse électronique. Là où se jouent les vitesses les plus performantes, là se jouent les problèmes. La hiérarchie de la richesse est une hiérarchie de la vitesse. Aujourd'hui, les vitesses les plus performantes étant celles de l'électronique, c'est là que tout se joue.

La déréalisation amène un élément qui était resté en suspens. Je ne crois pas qu'il y ait une réalité absolue, je crois qu'il y a des générations de réel comme il y a des générations démographiques et culturelles. Je crois que le réel est généré par les moyens d'une société à un moment donné. Ces réels successifs passent par deux moments principaux ; un moment mis en lumière par Baudrillard : la simulation, puis un moment de substitution.

La simulation traverse les représentations artistiques, philo-

sophiques. Mais la simulation n'est qu'une phase, qu'un moment de déréalisation, lui succède une phase de substitution par un réel de catégorie II. Ce qui est intéressant, c'est la phase II, celle de la substitution où, au réel de catégorie I, succède un réel de catégorie II qui s'installe définitivement, du moins pour une époque de l'histoire. La déréalisation, c'est le moment du passage de la « simulation » à la « substitution ».

Quant à « l'interchangeabilité », je l'explique en prenant l'exemple de la querelle des Euro-missiles et des missiles à courte portée. Le véritable débat, c'est que, jusqu'ici, dans un combat, dans chaque instant de la guerre, il y avait une phase offensive et une phase défensive. Toute la guerre était binarisée, que ce soit la grande stratégie avec l'offensive et la défensive, la déclaration de guerre, les contre-batteries, les blocus, etc. ou au niveau tactique : offense — défense — offense. Or, avec la rapidité inhumaine des armes nouvelles, les munitions intelligentes, les armes à rayonnement dirigés ou les missiles à courte portée, il y a interchangeabilité puisqu'il y a immédiateté. Qui est donc l'offenseur et qui est le défenseur ? C'est complètement truqué. D'où la stratégie Rodgers « préemptive » ; le droit de préemption : on ne peut plus se situer dans la relation binaire : tu attaques — je défends, cela va trop vite pour cela. Il y a donc interchangeabilité quand on ne peut plus distinguer dans la situation actuelle qui est l'attaquant, qui est le défenseur. L'un et l'autre sont les deux à la fois et seul l'ordinateur, au fin fond de ses circuits, peut dire à la picoseconde qui a été « offensif », qui a été « défensif ». Il y a donc interchangeabilité des rôles, ce qui nous ramène à la perversion du politique ou du

militaire. On ne sait plus qui est qui. Toutes les organisations politiques et stratégiques s'inscrivaient à l'intérieur d'un temps et d'un espace qui était celui du délai de réponse humain. Or ce temps là est évacué au profit de la possibilité d'une instantanéité, d'un temps qui n'est plus humain.

**Terminal :** Mais pour changer l'armement, il faut du temps !

**Paul Virilio :** S'il y a un problème en ce moment, il ne vient plus de la manœuvre sur le terrain, il ne vient plus du déplacement des contingents car on voit ce qui arrive lorsqu'ils se déplacent : ils s'enterrent en Afghanistan ou au Vietnam, ils s'enlisent. Il n'y a plus que des manœuvres d'armement. La stratégie est dans les labos, dans la Recherche et développement car c'est le seul endroit où l'homme retrouve du temps pour menacer.

C'est la doctrine de la production qui devient déterminante. La politique de guerre s'est déplacée de la doctrine d'emploi sur le terrain (Taylor, Rodgers) à la manœuvre d'armement. C'est-à-dire que l'on va inventer des armements pour gêner l'adversaire. On retrouve ici la notion d'arme « vélléitaire ». Il y a trois types d'armes principaux, les armes par destination, les armes par fonction et les armes vélléitaires. Les armes vélléitaires sont les armes de la manœuvre d'armement : dans mes arsenaux, j'invente une arme tellement maligne que mon adversaire va être obligé d'inventer la parade. Comme il ne la connaît pas très bien, je vais me débrouiller pour entraîner son industrie de guerre sur ce terrain.

Il y aura du temps perdu pendant que je développerai ma manœuvre d'armement sur un autre système d'arme. L'action proprement politique et militaire s'est déplacée de l'affrontement

offensif/défensif à la préemption, c'est à dire ce qui précède, d'où l'importance du complexe militaire/scientifique/industriel/économique. autrement dit : la militarisation intégrale de la société.

### « Du temps extensif au temps intensif... »

**Terminal :** Quel lien établissez-vous entre l'informatique et le nouveau temps social : celui qui apparaît dans l'engineering du temps partiel, du temps partagé, des horaires individualisés, du temps choisi, de l'aménagement du temps de travail, de la flexibilité ?

**Paul Virilio :** Je crois que l'on passe du temps extensif au temps intensif, de l'infiniment grand du temps : des siècles, des années, des calendriers historiques, à l'infiniment petit du temps, dans sa miniaturisation : les secondes, les nanosecondes, une immensité que les techniques permettent — alors que, jusqu'à présent, ce n'était pas le cas. A travers l'histoire, la chronologie, les chroniques, on ne pouvait tabler que sur l'infiniment grand du temps. Il n'y avait pas d'infiniment petit du temps puisqu'il n'y avait pas possibilité, avant le 19<sup>e</sup> siècle, avant la révolution des transports, avant la révolution scientifique et technique, d'intensifier le moment présent. Or aujourd'hui, l'instant présent devient l'équivalent d'un atome temporel, il devient infini ; d'où le débat autour de la phrase de Ernst Mach : « *le monde entier est mystérieusement présent à chaque instant, à chaque endroit* ». Chaque instant, chaque fraction du temps contient la totalité du temps, de même, chaque fraction d'espace contient la totalité de l'espace. C'est une vision tout à fait nouvelle qui définit une autre relation

au temps. Cela explique aussi bien les problèmes d'accélération des relations sociales, que l'accélération de la compréhension de l'instant. L'instant devient une énorme plage : un énorme gâteau que l'on peut partager. Alors qu'avant, l'instant était privatisé, dans le sens le plus individualiste du terme. Mon instant, c'était ma vie privée, c'était ma seconde de liberté, j'en avais le secret. Or aujourd'hui, cet instant est devenu énorme et peut donc être partagé.

**Terminal :** Ce que vous dites est confirmé par le sentiment qu'ont les salariés dans les entreprises, que les techniques d'aménagement du temps de travail sont une atteinte à leur vie privée ?

**Paul Virilio :** Je crois que l'on va vers un ministère de l'aménagement du temps, comme on a eu un ministère de l'aménagement de l'espace (la Datar, etc.). Il ne s'agit pas de « temps libre » ou de temps de loisir, mais d'un ministère de l'Aménagement du temps, avec tout ce que cela comporte de contraintes et de contraction de la vie privée.

**Terminal :** Que voulez-vous dire lorsque vous affirmez la venue d'une « postscience » où la logistique scientifico-industrielle supplanterait la stratégie politico-militaire ?

**Paul Virilio :** Une postscience est une science qui comprendrait qu'elle développe la non-science — d'où mon intérêt pour « l'accident ». Si je dis qu'il faut exposer « l'accident », ce n'est pas pour faire du catastrophisme ou du spectaculaire, c'est pour essayer de promouvoir cette idée que chaque développement des sciences ne fait qu'accroître l'inconnu, avec l'accroissement de l'accident

potentiel, puisque l'accident vient de l'inconnu, de la surprise, du non maîtrisé. C'est cela la post-science, il ne faut pas dire on retourne à la brouette ; il ne s'agit pas de l'alternative écologique. C'est une science qui prendrait au sérieux le faillibilisme de Popper, qui prendrait au sérieux la phrase d'Einstein : « *Il n'y a pas de vérité scientifique* », qui prendrait au sérieux les arguments de Feynman et qui serait une véritable science.

**Terminal :** Jusqu'à quel point l'industrie et l'esthétique du cinéma n'ont-elles pas annoncé les changements radicaux que nous vivons ?

**Paul Virilio :** Le cinéma est un art de la vitesse, un art de l'accélération, et tous les problèmes qui se sont posés à un certain moment au cinéma se sont retrouvés dans la réalité. Le découpage, le montage, les effets spéciaux, le rapport image/objet. L'image est devenue un objet ultra performant à partir de sa mise en mouvement. Tout ce monde de l'audiovisuel a commencé avec la photo instantanée qui a permis le cinéma. Tant qu'il fallait des poses, on ne risquait pas de faire une séquence !

**Terminal :** Pouvez-vous expliquer votre formule selon laquelle la question ne serait pas celle de la modernité, ou de la postmodernité, mais celle de l'actualité ou de la postactualité : de la persistance rétinienne et auditive ?

**Paul Virilio :** Modernité et postmodernité font référence au temps long, au temps des périodes historiques : le moyen-âge, la renaissance, l'époque moderne, etc. alors qu'on n'est plus dans le temps long mais dans le temps ultra court de la persistance réti-

nienne et des effets photographiques et subliminaux avec le cinéma et la vidéo. Se référer à moderne/postmoderne, c'est encore s'inscrire dans le calendrier du temps historique, c'est-à-dire dans le temps extensif. D'un temps « qui passe » et qui est issu de la chronologie, nous arrivons à un temps « qui s'expose ». Le temps d'exposition de l'appareil-photo traduit très bien qu'il ne s'agit plus d'une chronologie mais de ce que l'on pourrait appeler chronoscopie. Le problème n'est plus celui du déroulement du temps : « passé, présent, futur », mais « exposer, surexposer, sous-exposer ». A travers la photo et le cinéma, on touche du doigt quelque chose qui atteint le temps et que la relativité générale exprime parfaitement. La relativité, ce n'est pas autre chose qu'un « art du point de vue ». L'observateur est central, la vitesse de l'observation aussi, puisque c'est la vitesse de la lumière qui devient absolue à la place du temps et de l'espace. On voit bien qu'il s'agit d'un temps d'exposition à la perception.

### « Une surinformation globale... »

**Terminal :** A propos de la télévision, vous parlez de la pression du direct, du « temps réel », qui l'emporte sur le « différé » ; sur la présence réelle des personnes et des choses. Vous notez la confusion du réel et de sa représentation, les excès d'information qui conduisent à la désinformation.

**Paul Virilio :** Interrogé sur ce qui, à son avis, était la plus grande calamité moderne, un vieux paysan de l'Ile-de-France répondit sans hésiter : « *les informations* », Et comme on lui demandait de s'expliquer un peu : « *Voyez-vous, dit-il, pour moi, la guerre de 14 a éclaté*

*du jour au lendemain, on ne l'a pas vu venir. La veille de la mobilisation générale, nous étions tranquilles, nul ici ne songeait vraiment à la guerre et pourtant nous ne sommes pas à 100 kms de Paris, tandis qu'avec la radio, puis la télévision, nous avons maintenant toujours l'impression d'être à la veille d'une guerre ou d'une catastrophe, ce n'est plus vivable* ». Je crois que cette pression de l'information instantanée a, d'une certaine façon, déréalisé la vie quotidienne, nous ne vivons plus l'ici et maintenant, nous vivons dans l'anticipation des événements qui surviennent ailleurs. C'est Cavanna qui disait aussi : « *Ce qui est grave avec la météo, c'est qu'hier, quand il faisait beau sans la météo, on profitait du rayon de soleil, maintenant, on sait qu'il va pleuvoir et même le rayon de soleil est gâché* ».

Cela traduit très bien le fait que l'information des sens, l'information de l'environnement immédiat, familial, régional, local est détruite par la surinformation globale, la météorologie, Tchernobyl, le terrorisme à Beyrouth... Il y a un effet de guerre, d'impérialisme de l'information. Il n'est plus besoin d'imaginer l'homme qui derrière gérerait cette information...

**Terminal :** Vous interprétez de très nombreux faits sociaux contemporains : désindustrialisation, chômage, terrorisme, crise urbaine, mouvement étudiant, guerre économique, en partant de l'irruption des technologies immatérielles qui réorganisent l'espace et le temps, n'est-ce pas en faire un facteur explicatif unique ?

**Paul Virilio :** On peut me reprocher cela si on ne lit que « *l'Espace critique* ». Si on a lu mes autres livres, on sait bien que ce n'est pas le cas, il y a beaucoup d'autres raisons qui sont liées à l'évolution des mœurs, de l'économie, des modes de production, etc.

## « Disqualification du proche... »

**Terminal :** Le walkman, le minitel, la citizen-band servent de vecteur aux communications anonymes, à l'exil dans le privé qui prend le sens d'une privation (être privé de). Tout ceci manifesterait une survalorisation du lointain, un déclin de la socialité de voisinage, de la présence réelle au profit de la présence de l'absence. Mais cette vision unilatérale n'est-elle pas contredite par les relations que se créent les gens qui utilisent les messageries du minitel par exemple ; ou n'y a-t-il qu'expression d'un manque, d'une quête jamais satisfaite ?

**Paul Virilio :** De toutes façons, il y a toujours un aspect positif dans la technique, je n'ai pas besoin de dire à quoi sert le walkman ou la voiture de pompiers ou le téléphone, tout le monde le sait.

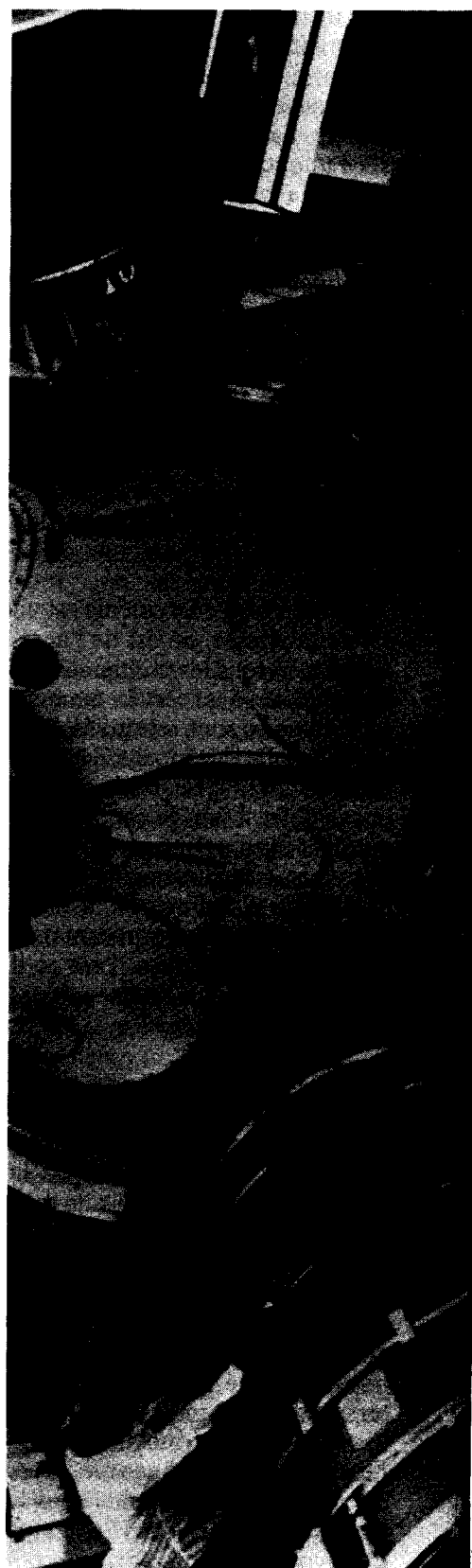
Sur le fond, je crois qu'il s'agit encore d'un phénomène géométrique, c'est qu'il y a une disqualification du proche au profit du lointain. Ainsi, sur la citizen-band ou sur minitel, on prend plaisir à communiquer avec un être fantomatique, avec un être que l'on ne connaît pas, qui est ailleurs, qui est nébuleux, et on ne fait plus l'amour avec sa femme. Par ce même mouvement, on disqualifie ceux qui sont proches. C'est un effet induit de la technique. L'imédiateté est contrée par la médiateté, par la mass-médiateté. C'est un effet géométrique. Il y a une tendance à l'éloignement, à la disqualification du proche ou du prochain au profit du lointain, que l'on retrouve dans beaucoup de technologies télécommunicatives. C'est là où les notions de configuration, de télétopologie, de réseaux prennent un autre sens.

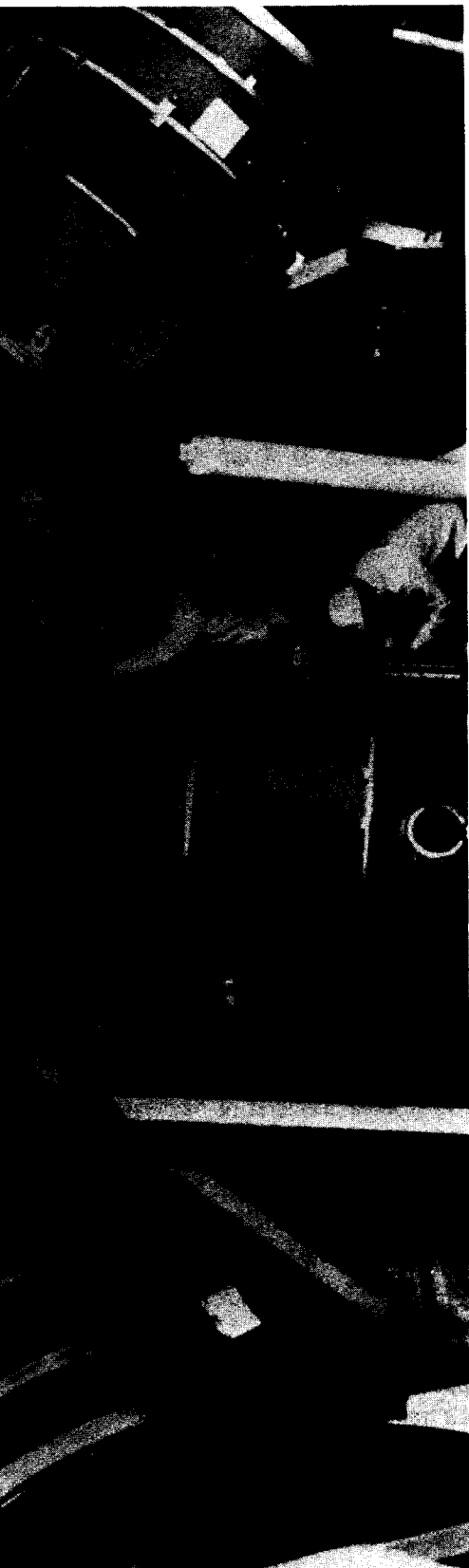
L'individu est confiné par la technologie et il ne s'en rend pas compte. La technologie télécommunicative a un effet de confinement inertiel, elle réduit les degrés de liberté. Elle est extraordinairement performante dans l'étendue, mais elle a vocation à réaliser une inertie. Un système de confinement inertiel instantané dans la durée.

**Terminal :** Est-ce qu'on ne pourrait pas inverser vos termes en disant qu'en rendant le lointain proche, on crée de nouvelles formes, de nouveaux effets de voisinage ?

**Paul Virilio :** On ne peut pas dire cela, sans oublier que le proche est disqualifié. Il faut prendre des exemples : les vacances. Pour ma génération, on allait en vacances au bord de la Loire, au bord de la Seine, puis à la mer en Normandie, en Bretagne ; maintenant que l'on va aux Baléares, en Tunisie, les bords de Seine sont devenues des autoroutes, les bords de Loire sont en train de devenir des « no men's land », parce que le plaisir s'est déplacé là-bas aux Baléares, en Grèce, en Tunisie. Quant au rêve, il est déjà au delà de la Côte d'Azur. On ne peut pas traiter ce mouvement sans regarder ce qui se passe là où était le plaisir, l'attrait. Là où était l'attrait, il y a maintenant des poubelles.

**A suivre**





# L'immense krach de l'immatériel

**L**es détails concernant le déroulement exact du funeste (!) krach d'octobre dernier commencent seulement à être connus et font l'objet d'enquêtes approfondies par plusieurs commissions boursières du monde entier. C'est surtout le mardi 20 octobre que le monde financier est passé à côté de la catastrophe généralisée.

Plus précisément, en perdant 508 points le 19 octobre, l'indice « Dow Jones » des valeurs industrielles US a enregistré sa plus forte baisse historique. Le lendemain, l'affaire se compliqua beaucoup : les transactions sur les contrats à terme, les options et même les actions ont complètement cessé. Il était impossible de négocier des titres de premier plan tels que IBM ou Ford. Personne ne pouvait vendre ses titres. Pas d'acheteur. L'évolution de la cotation n'avait plus aucun sens, le *Dow Jones* en chute libre n'exprimait plus grand chose car la plupart des titres qui le composent n'ont même pas pu trouver d'acheteur : du jamais vu !

Les *markets makers*, qui assurent en temps normal les transactions sur option, étaient submergés d'ordres de vente et ne trouvaient pas de contrepartie. Ils étaient donc obligés d'assumer seul le marché, leur capital se volatilisait. Le marché saignait.

Par ailleurs, de nombreuses banques, affolées par l'effondrement des cours de titres déposés en nantissement par les courtiers (des marchés à terme), ayant sollicité des prêts, refusaient d'accorder de nouveaux prêts à ces mêmes courtiers. Des banques exigeaient même le remboursement de leurs prêts, mettant en péril les institutions. Des pertes catastrophiques, si la panique se poursuivait, étaient prévisibles pour tous.

Le système informatisé du marché financier, américain en particulier, a aussi révélé de graves faiblesses qui font craindre un nouveau désastre. En effet, les bourses n'ont pas su gérer l'énorme flux de capitaux. Les systèmes d'information et de communication internationaux, eux-mêmes fortement informatisés, ont également été mis à genoux lors de ces deux journées.

Certes, l'informatique n'est pas à l'origine de la crise qui n'est, en dernière analyse, que l'expression du passage du pouvoir du dollar au yen et au *deutsch mark*. Mais l'informatique a contribué à l'augmentation de la panique.

## L'informatique dans la tourmente

Le mardi, il s'est d'ailleurs passé quelque chose de bien étrange sur la bourse de New York. D'une part, les ordinateurs ont momentanément cessé toute activité de 12 h 15 à 1 h 05 (manipulation oblige), mais curieusement les contrats à terme sur un indice boursier du Chicago Board of Trade, le *MMI*, se sont brusquement mis à monter, allant à l'encontre de la tendance du marché et créant ainsi le miracle qui contribua à sauver les marchés en pleine déconfiture. Le sursaut de l'indice, passé de 12 à 60 points, a été provoqué par quelques intervenants. Cet indice faisait l'objet de contrats à terme sur des actions qui entrent dans la composition du *Dow Jones*. C'était un indice où les contrats étaient peu nombreux. Sa subite envolée reste l'objet d'analyse.

On est aujourd'hui sûr qu'il y a eu des interventions concertées. Le système financier s'est tiré d'affaire en utilisant l'information et l'informatique. A savoir, modifier le cours des événements en intervenant sur la cotation d'un titre peu usuel.

Mais les systèmes informatiques des financiers ont révélé de graves faiblesses lors de ces événements. D'abord, ils sont incapables de gérer de gros volumes. Ce fut déjà le cas avec l'ouverture du marché londonien à l'informatique lors du *Big Bang* où tous les ordinateurs furent « plantés » pendant plusieurs heures.

Ensuite, les télécommunications et les services d'informations du monde entier ont lâché les opérateurs. Plus moyen de communiquer, ce qui a eu pour effet certain que les petits porteurs et ceux qui étaient loin des « floors » où se font les transactions, ont perdu plus que les autres.

Et enfin, les programmes d'ordinateurs étaient très mal conçus pour digérer toutes les erreurs de manipulation des opérateurs.

Il est, par contre, faux de croire que les systèmes experts ou des programmes informatiques ont déclenché le processus du krach. Ils ont tout au plus contribué à l'augmentation de l'entropie, ce qui est déjà beaucoup.

XAVIER COMTESSE - « Le Concept Moderne »